

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Published at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Thermomètre de E. Claudel, Ophticien, Successeur de E. & L. Claudel, 91 rue Canal, N.-O., Lne. and Fahrenheit Centigrade. Rows for 7h du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

LE TARIF FRANCO-AMERICAIN.

Une dépêche de Paris nous apprend que le ministre du Commerce, M. Jean Dupuy, a présenté à la Chambre des Députés un projet de loi reconnaissant le tarif douanier franco-américain, projet qui a été envoyé à la Commission du ressort de laquelle est la question.

Annexé au projet, se trouve un rapport dans lequel il est dit que les négociations ont été longues et difficiles, c'est parce que la France a été forcée de faire opposition à la demande des Américains, qui voulaient que le taux minimum français leur fût intégralement accordé.

Les exportations américaines en France, en 1908, se sont élevées, en valeur, à 650,195,000 francs, soit \$131,839,000, et de cette somme, 442,234,000 francs ou 67 pour cent représentait des matières premières échappant à tout droit d'entrée; 11,046,000 francs, ou un et demi pour cent représentait des produits sur lesquels les taux maximum et minimum français étaient les mêmes, tandis que 105,495,800 francs ou 16 pour cent étaient convertis par d'anciens arrangements, ce qui par conséquent réduisait le minimum nouvellement concédé à 75,515,110 francs ou 11 pour cent.

La France a consenti à maintenir le tarif actuel pour des produits d'une valeur de 4,493,000 francs, soit sept dixièmes de un pour cent; et sur des produits d'une valeur de 20,410,620 francs elle ne fait aucune concession.

Assurément, dit le rapport, les concessions sont importantes, mais les intérêts français en souffrent peu, parce que les taux sur les articles nouveaux ou le minimum est concédé, ont été élevés dans la loi nouvelle.

Il n'est fait aucune concession sur les produits agricoles, ni sur la poterie, la verrerie, les textiles, le papier, les cuirs, les peaux, les appareils électriques, les bestiaux et les viandes. Neuf dixièmes des exportations françaises, ajoute le rapport, sont des articles manufacturés, tandis que les trois-quarts des exportations

américaines sont des matières premières. Le ministre termine son rapport en déclarant que la France obtient les concessions administratives accordées à l'Allemagne et que le taux minimum américain sera plus tard accordé aux colonies et aux possessions françaises. Il félicite le pays d'avoir échappé à la rupture de ses relations douanières avec les Etats-Unis, mais regrette que l'accord entre les deux gouvernements ne soit pas pour une durée déterminée, ce qui le rend susceptible au gré de l'un ou de l'autre des contractants.

La fondation Carnegie "Heros Fund Français," à Paris.

Le président du Conseil a procédé ce mois-ci, en présence de l'ambassadeur des Etats-Unis, à l'installation de la Commission chargée d'administrer la fondation Carnegie "Heros Fund Français". En ouvrant la séance inaugurale, le président du Conseil a prononcé une allocution dont nous publions l'extrait suivant:

M. Carnegie a voulu que la France pût à son tour profiter de l'initiative qu'il avait prise en instituant des "Heros Fund" aux Etats-Unis, en Grande-Bretagne et au Canada. Dans ce but, il lui a libéralement offert un million de dollars destinés à récompenser les actes d'héroïsme au cours desquels, comme il l'a dit lui-même, "des hommes ou des femmes sont blessés ou perdent la vie en cherchant à protéger ou à sauver leurs frères". Il a semblé à M. Carnegie qu'il convenait d'affranchir les sauveteurs "des soucis pécuniaires qui peuvent résulter de leur dévouement".

Ces 5 millions de francs ont été déposés à la Banque de France, grâce à l'obligeante entremise de l'ambassadeur des Etats-Unis, M. White. Pour répondre aux intentions du donateur, le gouvernement a érigé la fondation en établissement public; vous savez, messieurs, la gestion et l'administration de la dotation.

Les nombreux actes d'abnégation, de dévouement et de vaillance auxquels nous venons d'assister, sont la justification la plus éloquente de la fondation générale de M. Carnegie. En les récompensant, vous consacrez d'une manière éclatante l'œuvre à laquelle vous avez bien voulu prêter le concours de votre autorité et de votre expérience.

La Commission a ensuite nommé un bureau provisoire ainsi composé:

- M. Emile Loubet, président; M. Fernand, président de l'Union des Femmes de France; M. Ribot, Léon Bourgeois et d'Estournelles de Constant, vice-présidents; M. Ogier, secrétaire général; M. Pain, secrétaire.

Une sous-Commission comprenant MM. Ribot, Léon Bourgeois, Diézière, Bénac et Ogier a été chargée de préparer les statuts réglementant le fonctionnement de la fondation.

La Commission se réunira à très bref délai en vue de pouvoir attribuer des récompenses aux auteurs d'actes d'héroïsme qui se sont signalés au cours des récentes inondations. A l'issue de la séance de la Commission, M. Emile Loubet a adressé à M. Andrew Carnegie, à New-York, un télégramme ainsi conçu: La Commission du Heros Fund Français a été installée ce matin par M. le président du Conseil,

La Semaine Sainte en Corse.

Bonifacio est une des villes de la Corse où la domination génoise a le plus laissé de traces; aussi a-t-elle conservé, presque intacte, les rites de la Semaine Sainte à la mode italienne.

Il y a, dans la ville, six églises. Chacune a une confrérie de pénitents, habillés avec une tunique blanche descendant jusqu'aux talons, un cordon autour des reins et une cagoule de même nuance, ainsi qu'une pèlerine, qui est noire, violette, rouge, verte, etc., etc., selon la confrérie.

Le soir du "Vendredi Saint" l'aspect de la ville est lugubre, car on éteint tous les réverbères. Par contre, dès la tombée de la nuit, toutes les maisons illuminent, et pas une famille ne manquera à ce devoir, en ne mettant pas au moins deux lampes à huile à chacune de ses fenêtres.

Tout à coup, la porte de l'église paroissiale s'ouvre toute grande, et la confrérie des pénitents s'avance, le clergé et les moines du couvent de Saint-Julien et de la Trinité en tête. On se rend dans l'église de Sainte-Croix pour prendre le Christ, qui est placé dans une bière en chêne.

Dès que les confréries des autres églises se sont réunies, quatre pénitents choisis parmi les dignitaires prennent chacun un coin de la bière où se trouve le Christ et tous ces hommes s'avancent sur deux rangs, avec lenteur, de longs cierges à la main ou des lanternes allumées, précédés par la grande croix qui prend la tête de la procession, et qui est portée également par un dignitaire. Viennent ensuite de grandes chasses représentant des scènes de la Passion.

De ce pas, la longue file indienne sort de l'enceinte fortifiée de la Haute-Ville pour aller à l'église Saint-Roch, où l'on peut voir dans le reposoir l'image de la

Vierge pleurant sur le corps du Christ.

L'église est tendue d'étoffes de deuil, et seules les lueurs jaunes et tremblotantes des cierges viennent piquer l'épaisseur des ombres et éclairer vaguement ces pénitents fantômes, le Christ et son suaire et les bras énormes de la grande croix.

C'est alors que le spectacle devient effrayant. Après quelques hymnes chantées, la procession reprend sa marche lente pour descendre dans la basse ville. Cette étrange et lugubre procession déroule ses anneaux à travers les rues tortueuses, portant ce Christ aux chairs livides, aux plaies ensanglantées avec la couronne d'épines, d'où le sang paraît couler goutte à goutte, ce qui donne à cette scène une pointe de réalisme saisissant. Toute cette foule psalmodie le Miserere mei, Deus pendant que les femmes chantent en italien, sur un ton lugubre, un cantique de la Passion.

La procession, après avoir été dans toutes les églises, revient à son point de départ; à la paroisse.

En arrivant devant l'église on s'arrête pour recevoir la bénédiction avant de rentrer. Une fois dans l'intérieur tout le monde prend place, tandis que le moine prêcheur monte en chaire, dominant ainsi la foule silencieuse et prosternée. Il tient dans sa main gauche le Christ en commençant son sermon qui roule sur la Passion.

Lorsque le prêche est terminé, le moine saisissant des deux mains le Christ, l'élève avec effort et lui fait décrire un signe de croix béniissant ainsi la foule. Telle est la procession nocturne du Vendredi Saint, à Bonifacio, et à quelques nuances près, les rites de la Semaine Sainte se précipitent de la même façon dans toute la Corse.

en présence de S. Exc. l'ambassadeur des Etats-Unis. Se faisant l'interprète, non seulement de l'humanité de ses membres, mais aussi de l'opinion française, elle tint, dès sa première réunion, à vous adresser le témoignage de sa profonde gratitude.

Amusante anecdote.

A propos du duel Lintilhac-Millès-Lacroix, les "Annales" rappellent une amusante anecdote:

Grisier, le maître d'armes à la mode des dernières années de l'Empire, reçoit, un jour, la visite d'Edmond About, qui lui dit:

— Vous avez devant vous, en ce moment, un homme bien enroulé. Je suis d'une corpulence qui m'interdit la pratique des armes. Or, hier, étourdiment, pour rien, pour le plaisir de faire un mot, je me suis mis un duel sur la bras. J'attends les témoins de mon adversaire.

Il le prie donc de lui donner une leçon qui lui permette d'aller sur le terrain sans y avoir une attitude trop ridicule.

Grisier donne donc la leçon à l'écrivain qui, suant, soufflant, mal assis sur ses petites jambes, offre, suivant l'expression de M. Rouzic-Dorcières, le "spectacle désolant d'une potiche supérieurement gauche".

— Monsieur, interromp le maître d'armes, restez-en là, je vous prie. Je ne veux pas qu'on puisse dire que vous êtes venu à ma salle, ne fût-ce qu'un quart d'heure.

— Pourtant, je vous jure que je fais tout ce que je peux.

— Je ne vous dis pas le contraire. Seulement, vous ne pouvez rien.

Edmond About se rhabille. Il va quitter la salle d'armes quand il aperçoit une photographie qui représente Grisier dans une pose familière, l'épée à la main.

— Vous refusez, dit-il à Grisier, de me donner une leçon, mais vous me permettez bien de vous demander un service.

— Certainement, mais lequel? — Celui de m'offrir votre photographie, celle-ci, où vous avez une si jolie pose d'écrivain.

— Je vous l'offre très volontiers. La voici.

— Combien elle aurait plus de prix encore à mes yeux si vous vouliez bien y mettre une dédicace avec votre signature! — Tout ce que vous voudrez. Et, sous la dictée de l'écrivain, le bon Grisier libelle cette dédicace:

"A mon meilleur élève, Edmond About.—GRISIER."

Rentré chez lui, Edmond About place cette photographie, bien en évidence, dans son salon. Et, quand les témoins viennent, à l'heure convenue, il a soin de les laisser un long moment en tête à tête avec le portrait de Grisier. Impressionnés par cette dédicace, les témoins du monsieur demandèrent eux-mêmes à arranger l'affaire.

Courroie monstre

La plus grande courroie de transmission du monde vient d'ar-

river à Paris de New-York: elle mesure 80 mètres de long, 2 mètres de large, coûta 30,000 francs et nécessita l'emploi de 540 peaux de bœuf.

Les artistes français et l'Exposition de Rome.

Les artistes français sont très mécontents du rôle singulier qu'on prétend leur faire jouer à l'Exposition universelle de Rome, qui aura lieu en 1911. Les diverses sociétés artistiques se proposent mutuellement d'y prendre part, quand on les averties de la prétention que s'arrogeaient les organisateurs italiens: aux termes du règlement général, ceux-ci invitent certaines individualités, à l'exclusion des autres, et constituent ainsi des expositions "françaises" à côté de l'exposition nationale française proprement dite.

La Société nationale des Beaux-Arts, dans une réunion présidée par M. Roll, a décidé, dans ces conditions, de s'abstenir de paraître à l'Exposition de Rome. Cette décision a été prise à "l'unanimité" des 35 votants, membres de la Délégation. Il est certain que la Société des Artistes français se ralliera à cette mesure qui a le mérite de ne pas prêter à l'ambiguïté.

Que fera le gouvernement italien.

M. Henry Marcel, administrateur de la Bibliothèque nationale, commissaire général des Beaux-Arts pour la section française, est en ce moment à Rome. Il a en le tort grave de ne pas lire le règlement qui jette tant d'émou dans nos milieux artistiques, dit un chroniqueur parisien. S'il l'avait lu, il aurait dû attirer l'attention du gouvernement français, dont il est, en l'espèce, le seul représentant, sur les dangers éventuels d'un texte absolument inadmissible. Peut-être protera-t-il de son séjour à Rome pour négocier l'abolition de ce texte. Il n'est que temps. Pent-être M. Dujardin-Beaumez, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, sera-t-il chargé du soin de mettre de l'ordre dans ce désordre, et de faire, pour Rome, ce qu'il a fait pour Bruxelles, de constituer un jury avec mission de choisir les œuvres d'art française.

THEATRES. ORPHEUM.

Le programme donné cette semaine à l'Orpheum, un des meilleurs de la saison, est très goûté des habitués de notre populaire scène de vaudeville.

La semaine prochaine plusieurs artistes dont on dit le plus grand bien paraîtront à l'affiche.

CRESCENT.

"King Dodo" la jolie comédie musicale donnée cette semaine au Crescent, plaît beaucoup aux habitués de ce théâtre, qui vont en foule l'applaudir.

Matinée aujourd'hui. La semaine prochaine "The Time, the Place and the Girl."

TULANE.

Beaucoup de monde hier aux deux représentations de "The House next Door" au Tulane. Les applaudissements n'ont pas

été ménagés aux excellents artistes qui interprètent à la perfection cette comédie.

Une dernière matinée de "The House next Door" sera donnée samedi.

La semaine prochaine la nouvelle comédie musicale "Three Twins" qui a obtenu un succès considérable à New York et à Chicago.

La vente des places commence ce matin au contrôle du Tulane.

Un voyage à pied de Los Angeles à Atlantic City.

Los Angeles, Cal., 23 mars.—Paul Lange, d'Atlantic City, N. J., a commencé son voyage de retour trans-continental aujourd'hui. Il a marché de New York à San Francisco en 100 jours l'automne dernier, mais sur sa route à l'Est il a fait un horaire qui exige que le voyage soit accompli en quatre-vingt-cinq jours.

Il lui faudra parcourir plus de quarante mille par jour pour y parvenir.

Il suivra pour la plupart du temps la route tracée par Weston.

SUR LA SCENE.

Washington, 23 mars.—Mme La Salle-Corbett Pickett, grande dame de la Confédération et veuve du Général Geo. E. Pickett, héros de la charge de Gettysburg, qui doit figurer dans un vaudeville, dit que la scène ne lui inspire aucune terreur, et en conséquence elle ne redoute pas les rigueurs de la société.

L'engagement de Mme Pickett commencera à Boston le 28 mars. Son but, qui est approuvé par les soldats de la Grande Armée et les membres des Unions Confédérées, est de resserrer autant que possible les liens qui existent entre le Nord et le Sud et à cet effet elle entretiendra son auditoire pendant vingt minutes de l'histoire du Sud et du Nord.

Mme Pickett procède un excellent effet sur la scène. Elle est grande, a des traits réguliers, de grands yeux noirs et des cheveux gris. Sa voix résonne et est harmonieuse.

Un train de milliardaires.

Pasadena, Cal., 23 mars.—Un train qui portera le nom de "Billionsaire Special" partira de Pasadena vendredi matin, pour New York. Ce convoi ne s'arrêtera que pour changer de locomotive.

Il sera composé de six wagons-salons qui sont occupés par les hôtes de M. Carnegie: Mme Russell Sage, M. et Mme Slocum, Edwin Gould et sa famille, W. Seward Webb et quelques autres financiers new-yorkais qui ont passé une partie de l'hiver en Californie. En sus des wagons-salons, il y aura un wagon-lit pour les domestiques et un fourgon pour les automobiles.

Courtoisies des Dames Coloniales de New York.

Washington, 23 mars.—Un bassin en argent qui fut envoyé de la Hollande en 1694 à la première église Hollandaise à Manhattan Island comme font baptismaux, a été déposé au Musée National des Etats-Unis par les Dames Coloniales de l'Etat de New York.

Le bassin mesure près de onze pouces de diamètre et a trois pouces de profondeur. Il a servi à baptiser Nicholas Roosevelt, Abraham De Nuyter, G. W. Livingston, Robert Livingston et d'autres personnages célèbres dans l'histoire coloniale de New York.

Le carême à la cathédrale.

Corrigéons tout d'abord deux petites erreurs typographiques qui se sont glissées dans les courtes lignes que nous avons consacrées dans notre numéro précédent à la conférence du Rév. P. Grilleau: au lieu de ce qui a paru, lire ce qui a été dit; au-delà de la tombe, il faudra qu'il ait eu ses mailles en deçà.

Et plus loin: Le Père Grilleau commence tous les jours par une causerie et finit par un discours, se laissant entraîner par son éloquence qui a l'impétuosité de la force du torrent.

Le prédicateur ne s'est pas adonné hier soir à des messieurs seulement, sa conférence était pour les dames aussi bien qu'aux hommes, nombre que les paroissiens de la cathédrale y ont assisté. Il a parlé de la vie surnaturelle qu'il faut entretenir comme la vie naturelle, en d'autres termes, alimenter l'âme comme on alimente le corps, lui donner ce pain merveilleux qu'est le Verbe de Dieu, Verbum Dei, pain que les prêtres distribuent aux fidèles pendant toute l'année, aux messes, le dimanche, et dans maintes autres circonstances.

L'orateur a tenu ses auditeurs en haleine d'un bout à l'autre de son discours, les exhortant à ne pas se laisser gagner par l'indifférence, à ne pas permettre à leur foi de s'atténuer.

Jamais la chaire de notre église métropolitaine n'a été occupée avec autant d'éclat que cette année; jamais les doctrines chrétiennes n'y ont été exposées avec autant de clarté, soutenues avec un aussi grand de puissance d'argumentation, avec autant d'autorité enfin. Le Père Grilleau, nous l'avons dit, parle d'abondance, et son geste est aussi harmonieux que son langage. Plus on l'entend, plus on découvre de facettes à son talent si fin, si personnel; c'est que ses sujets, il les envisage sous des points de vue qui sont siens, neufs, différents de ceux de la présente dans un cadre et sous des couleurs qui en augmentent l'intérêt.

A la Bibliothèque Publique.

Deux à trois cents enfants s'étaient rendus à la Bibliothèque Publique hier après midi où ils avaient été convoqués par le bibliothécaire Gill, pour assister à une intéressante démonstration de dessins par M. J. Carter Beard, un artiste éminent. Les dessins de M. Beard étaient accompagnés d'explications instructives par M. Gill, toujours soucieux de l'enseignement des petits garçons et filles qui fréquentent la bibliothèque.

VOL.

L'avant dernière nuit un voleur en forçant la porte d'entrée du débit de cigares de Ed. Badeaux situé à l'angle des rues Espanade et Royale, est entré dans l'établissement et a emporté des cigares et du tabac d'une valeur de \$41.

Etat satisfaisant.

Daytons, Fde, 23 mars.—Le sénateur des Etats-Unis, John W. Daniel, qu'une attaque de paralysie a mis à deux doigts de la mort, a passé une nuit calme et paisible. Dans un bulletin rédigé à 3 heures ce matin, ses médecins annonçaient que la nuit avait été bonne, que le sénateur Daniel avait parlé distinctement plusieurs fois et avait posé quelques questions à ceux qui étaient à son chevet. Ses pulsations, sa température et sa respiration sont satisfaisantes ce matin et il continue à prendre de la nourriture.

A PHILADELPHIE.

Philadelphie, 23 mars.—Dix mille ouvriers de filatures qui avaient joint la grève générale par sympathie pour les employés de tramway ont repris le travail ce matin dans le district de Kensington.

On attend au règlement prochain de la grève.

Feuilleton

—DE— L'ABEILLE DE LA N. O.

No 6. Commence le 18 Mars 1910.

LES DRAMES DE LA VIE Sanglante Richesse

PAR GEORGES SPITZMULLER.

LE PERE DE SOLANGE

—VI— DANS LES LARMES

—Bientôt papa sera loin des côtes de France!... —J'aime mieux le savoir loin

et le sentir en sûreté, mes enfants... Oh! ces jours affreux que nous venons de traverser!... Après les angoisses de la guerre, après notre chagrin lorsque le général a été blessé à Forbach... C'est à midi et demi que la après les horreurs de la Commune, cette visite domiciliaire, cette perquisition, ces clamours de haine que possèdent les fédérés furieux contre votre pauvre père... ces insultes à moi... ces menaces à vous... Oh!... —N'y pense plus, maman... dit la jeune fille.

—Je voudrais éloigner de moi ces scènes, mais la vision me poursuit... et je tremble encore... Le voyage s'accomplira-t-il sans encombre?... Il peut y avoir d'autres risques que ceux de la traversée... Je ne sais pourquoi, mes enfants, je regrette maintenant que votre père ne se soit pas laissé accompagner par son brave levrier.

—Gardavaut? répliqua Philippe. Le vieux sergent a déjà fait beaucoup pour lui, en lui offrant l'aide de sa demeure pendant la nuit qui a précédé son départ. —Il aurait voulu faire plus en core, puisqu'il avait offert à votre père de le suivre en Angleterre.

—Papa a son raison de refuser. Certes, Gardavaut est un solide compagnon et un homme de cœur... Et il aime tant son général!... Mais notre père pouvait se passer de lui... Nous l'avons vu partir hier, à la gare. Une fois en route, qu'avait-il encore à

craindre? —Cependant... —Mais non, mais non, maman... Cesse de te tourmenter. Papa est hors d'atteinte, va! C'est à midi et demi que la "Belle-Eugénie" doit sortir du port.

—Il nous a dit qu'il penserait à nous... bien fort... à cette minute-là, prononça la jeune fille avec émotion.

—Pense à lui, nous aussi, mes chers enfants, fit le général. Envoyons-lui du fond du cœur, notre salut et notre baiser d'adieu.

—Pas d'adieu, maman, rectifia Philippe, mais d'"au revoir"... Adieu, je n'aime pas ce mot-là. Il est si grave qu'il en est triste... —A quelque chose d'éternel, appuya Geneviève, comme si on devait se séparer pour toujours.

—A la santé de papa, et à son bon voyage!... reprit le jeune homme en levant son verre pour le choquer contre ceux de sa sœur et de sa mère.

—Une dépêche, madame, dit-il en présentant une enveloppe bleue à Mme de Vallombreuse.

—Une dépêche?... répéta celle-ci avec une surprise inquiète, tandis que le serviteur se retirait... Qui donc peut nous télégraphier?

—Serait-ce déjà notre père? émit Philippe.

—Cela m'étonnerait... Il faudrait un cas d'extrême urgence. Et, dans la situation où se trouve le pauvre fugitif, ce serait plutôt du bonheur... Elle hésitait à rompre le pli, dont elle parcourait machinalement la description.

—Une dépêche, c'est chose grave, "A priori", aux yeux de bien des gens. Il n'y a que dans les salles de rédaction et dans les maisons de banque ou de commerce qu'on ne prête point d'attention aux télégrammes, en raison même de leur fréquence quotidienne.

—Mais dans les familles, la vue de ces petits messages bleus apporte toujours une émotion.

—Eh bien, M. de Vallombreuse put se ressaisir.

—Elle ouvrit l'enveloppe et déplia la dépêche, dans le silence anxieux de l'attente qui les étroit guait tous trois.

—Maman! maman!... s'écria Geneviève, sentant sa mère défaillir.

Et, lui faisant un collier de ses bras, elle lui prodigua ses baisers vibrants d'affection et de douleur.

—Oh! gémit-elle sourdement en s'effaçant sur sa chaise.

—Le télégramme s'échappa de ses doigts. Philippe le ramassa, pendant que Geneviève s'empresait auprès de sa mère.

—Et il lut ces lignes: "Venez immédiatement Havre. Général blessé grièvement. Avez heures arrivées."

—Maman! maman!... s'écria Geneviève, sentant sa mère défaillir.

—Mme de Vallombreuse sera-nima sous ces caresses. Mais ce fut pour pousser un sanglot déchirant.

—Oh! dit-elle en les serrant sur son cœur dans une étreinte protectrice, le malheur nous poursuit... Votre père blessé!... mort peut-être!

—Non, pas cela!... protesta Philippe qui sentait son courage poindre en face de l'épreuve.

—Hélas! dit amèrement la pauvre femme. Le colonel de Lignières n'a pas osé tout dire... Il nous cache l'irréparable... Oh! j'avais un pressentiment... Ce voyage m'effrayait... J'ai eu cette nuit des cauchemars sinistres... Et l'affreuse nouvelle qui nous arrive, si je ne l'attendais pas... je la craignais!

—Ne désespère pas, maman, dit le jeune homme, qui voulait réagir contre l'accomplissement de sa mère... Il faut savoir, avant tout.

—Oui!... et le plus tôt possible... Je vais prendre le premier train pour le Havre. Votre pauvre père a besoin de mes soins... Il doit me réclamer... s'il vit encore!

brisait la pauvre femme, encore affaiblie par la maladie dont elle relevait à peine. —Oiel! s'écria Geneviève affolée... Maman!... Maman se meurt! Dominant sa propre faiblesse, la jeune fille soutint sa mère évanouie. Tout en l'assistant, Philippe avait soulé le domestique. —Vite un médecin!... Ma mère se trouve mal! Quelques instants après, Mme de Vallombreuse était couchée sur son lit, et Philippe et Geneviève, penchés sur elle anxieusement, essayaient de réchauffer dans leurs mains ses mains glacées. Au bout d'un quart d'heure interminable, le docteur arriva. Son diagnostic fut bref: Symplocé provoquée par une forte commotion morale. Une fièvre cérébrale pouvait s'ensuivre. La reprise des sens serait longue. Mais il n'existait pas, toutefois, de danger immédiat. Il prescrivit une médication et recommanda pour la malade, dès le retour à la connaissance, le repos le plus absolu. Le docteur partit, Geneviève et Philippe ne parent s'empêcher de donner libre cours à leurs larmes. C'en était trop, après la dépêche fatale!... Longtemps elle demeurèrent silencieuses, étouffant leurs sanglots.